



NINO LONGOBARDI LA PEINTURE SOUS LA CENDRE

Il est difficile aujourd'hui d'aborder l'art italien actuel sans tomber sur l'inévitable trio de la trans-avant-garde: Sandro Chia, Francesco Clemente et Enzo Cucchi. Il serait pourtant très malencontreux de s'en tenir à ces trois têtes d'affiche. Il existe quelques jeunes artistes italiens qu'il est grand temps de découvrir¹. Parmi ceux-là, Nino Longobardi² me paraît être celui qui donne le plus d'efficacité à une figuration qui, traitée avec légèreté et intelligence, se joue de l'espace et du temps.

Né en 1953, cet artiste napolitain commence par utiliser la technique de l'installation. Mais en 1980, impressionné par la force irrépressible du séisme qui ravage la région sud et les faubourgs de Naples, Nino Longobardi décide d'abandonner

donner ce travail d'ordre conceptuel. Il se tourne alors vers une figuration instinctive et chaotique qui semble émerger du vide dans une étonnante vibration de formes confuses, de lumières brèves, violentes, de brusques vertiges et d'errances contrôlées.

Nino Longobardi dessine donc des corps contorsionnés, exilés dans une matière blanche, grasse, suturée de tous les côtés, bousculés par les alluvions d'images surgies de l'ombre comme des imprécations têtues. La violence répond ici à une stratégie précise. Elle accentue la puissance dramatique de l'image précipitée dans un tourbillon qui, dans un même temps, la façonne et l'absorbe pour n'en laisser paraître, en définitive, qu'un écho lointain mais inéluctable.

Nino Longobardi projette dans sa peinture une figure sans souffle ni sang ni parole. Il lui insuffle une sorte d'énergie rudimentaire dont la mort tire les ficelles. Il lui arrache des rêves obscurs où des animaux (cheval, chien, tigre,...) disposent indûment de son poids de chair. Il lui assigne cette nudité ultime comme si elle venait de franchir les sept murailles de la Maison des ténèbres³. Comme le souligne Philippe Piguet, «la mort hante cette œuvre sans jamais l'effrayer»⁴, car Nino Longobardi l'introduit sans trivialité mais avec une certaine décence, c'est-à-dire avec cette «solenne des os blanchis» que Georges Bataille oppose à «la virulence active de la pourriture».

Pour Nino Longobardi, il est nécessaire que l'espace de la toile ne fige pas l'intensité de l'image dans ses limites spécifiques. Pour cela, il n'hésite pas à investir sur le mur, à prolonger la débâcle de ses figures hors du carcan de la toile. Pour cela, il ne craint pas de coller sur la toile un objet (crâne, os,...) pour pousser l'image, selon une expression familière, «à sortir de ses gonds». Ce qui compte, c'est de provoquer une tangibilité de la

14. Jean-Charles BLAIS
(Phot. Isabelle Lelarge)



15. Nino LONGOBARDI,
Sans titre, 1983.
Mine de plomb
sur papier;
47 cm 5 x 36.
Paris, Galerie
Montenay-Delsol.